

diens... et encore ! fit le colonel d'un air de mépris.

— Rentrez au camp, capitaine.

— A mon retour, j'aviserai sur la façon dont il conviendra que je punisse vos impertinences ; allez monsieur !

Le colonel, à distance, dit à l'escouade :

— Vous avez entendu, mes enfants ! L'on nous met au défi.

— Il faut arriver à l'embuscade.

— De la prudence et du calme !

— La main à la détente, marchons avec confiance.

Et le colonel s'avança à pas lents en tête de sa troupe.

Rien dans la nuit.

Silence complet !

Pas de lune.

Les brins d'herbes sèches et les cailloux criaient sous les pas de l'escorte, et les faibles bruits retentissaient au loin en raison du calme absolu.

Le colonel aurait dû trouver étrange, comme le dit plus tard Tomaho, de n'entendre aucun cri de hulotte, aucun hurlement de fauves.

Cela devait prouver que des bandes assez fortes circulaient entre le camp et l'embuscade.

Les bêtes fauves fuyaient l'homme.

Après un millier de pas, dans un certain endroit couvert de brouilles, le colonel qui marchait en tête, sentit une corde tomber rudement sur son cou, s'enrouler et le suffoquer.

C'était un lasso qui l'étranglait.

Il eut le temps de crier : Feu.

Deux hommes seulement purent tirer.

Tous les autres avaient été lacés avant d'avoir pu décharger leurs armes.

Le colonel vit bondir une troupe de vingt Indiens environ.

Que faire ?

Toute l'escorte s'étranglait à chaque mouvement de dégagement.

Mais à peine les Apaches avaient ils surgi qu'une ombre géante se dressa au milieu d'eux et l'on vit tomber de cette forme colosse une dizaine d'Indiens.

C'était Tomaho qui venait au secours du colonel.

Cependant les Apaches, remis de leur surprise, jouèrent du fusil.

Ils tirèrent sur le Cacique qui les assomma à coups de crosse de son énorme fusil de rempart.

Mais Tomaho riposta au feu des Apaches avec ses armes.

On sait qu'il portait autour de sa ceinture un arsenal de revolvers : il en déchargea quatre et les Indiens s'enfuirent, lâchant pied devant ce colosse.

Tomaho avait cinq blessures, mais ce n'était pour lui que des égratignures ; les balles étant, dans ses muscles énormes, de simples grains de plomb.

Le géant, voyant les Apaches en fuite, se mit à rire.

— Oh ! dit-il, les coyottes ont fui devant le lion.

Et il rechargea ses armes.

Le colonel et ses hommes se relevaient un à un et se débarrassaient des lasso ; M. d'Éragny aurait souhaité être mort après cette scène humiliante.

Il s'attendait à ce que Tomaho triompherait insolamment.

Le géant avait simplement étendu le doigt dans la direction du camp et il avait dit au colonel :

— Il vous vient du renfort !

Puis, ses armes rechargées, sans s'inquiéter des cinq plaies qui trouaient ses chairs, Tomaho était reparti.

Le colonel fut encore plus humilié de cette attitude que de celle qu'il s'attendait à voir prendre au Cacique.

Mais avant qu'il eût réfléchi, une troupe était sur lui.

C'était le reste de la compagnie de Sans-Nez amenée par lui.

Le Parisien, goguenard, vit le dernier homme coupant son lasso, et il se prit à rire :

— Ah ! ah ! dit-il, il paraît que j'avais raison.

— On vous a lacés !

Et il se tapait sur les cuisses sans aucune dignité, riant de tout cœur et à plein gosier.

Le colonel s'en indigna.

— Monsieur, dit-il, on ne se sent pas d'ordinaire si joyeux au péril encouru par des compagnons d'armes.

Mais Sans-Nez ne pouvait répondre, étant dans un accès d'hilarité dont on n'est pas maître.

Le colonel se demandait s'il n'allait pas casser la tête à cet insolent : M. d'Éragny en était arrivé à ce degré de colère où l'on commet sottises et injustices.

Mais un trappeur parla bas à l'oreille de Sans-Nez.

Celui-ci se tint et se coucha sur-le-champ. La tête contre terre, il écouta.

Se relevant aussitôt :

— Colonel, dit-il, à voix basse, nous sommes une trentaine d'hommes.

— Entre nous et l'embuscade, il y a plus de trois cents apaches.

— Entre nous et le camp, il y en a plus de mille, j'en suis certain.

— Les deux troupes marchent sur nous.

— Où voulez-vous aller ?

— Est-ce à l'embuscade ?

— Est-ce au camp ?

— A l'embuscade, mordien ! dit le colonel les dents serrées.

— Marchons !

— Quand nous serons à portée, nous ferons une trouée à la baïonnette.

— Et si moi, Sans-Nez, qui vous fais l'effet d'un polisson de capitaine, je vous conduisais à l'embuscade sans tirer un coup de feu, sans perdre un homme !

— Cela ne vaudrait-il pas mieux que de charger bêtement ? ...

— Capitaine !

— Colonel ! dix secondes de retard et il ne sera plus temps.

Puis, se tournant vers ses hommes, Sans-Nez ajouta :

— Attention !

— Tous faites comme moi !

Il planta sa bague de fusil à terre, ôta sa blouse de chasse et la plaça sur la bague de son chapeau.

Et il dit encore :

— Tonnerre de Dieu ! dépêchez-vous ! Tous comme moi, tous !

On se hâta.

Alors Sans-Nez se mit à ramper et on le suivit.

On allait à la file.

De temps à autre Sans-Nez écoutait, puis reprenait sa marche.

Il entendait distinctement, lui, chasseur, le bruit de la marche de la troupe d'Apaches.

L'une venait de l'ouest, l'autre de l'est, elles se rapprochaient, marchant l'une vers l'autre.

Elles comptaient envelopper le détachement, qui avait failli être lacé et que Tomaho avait délivré.

Prévenus par les fugitifs de la position de ce détachement, les sachems apaches avaient improvisé avec une grande habileté le plan qui s'exécutait.

Le colonel qui fermait la marche et qui maugréait d'être obligé de ramper, se retournait de temps en temps.

A trente mètres du trompe-l'œil imaginé par Sans-Nez, il fut frappé de l'effet qu'il produisit.

— On dirait d'un détachement, pensa-t-il ; mais c'est un tour d'enfant, indigne de vrais soldats.

Et il conclut :

— Ce n'est pas la guerre, cela !

Guerre ou non, le détachement n'en fit pas moins sans encombre un millier de pas dans le sens du sud ; ce qui le mit hors d'atteinte de l'étreinte des deux troupes marchant d'est à ouest, l'une vers l'autre.

Sans-Nez qui étudiait tous les bruits, se releva.

Derrière lui, tout le monde.

— A l'embuscade ! dit-il.

— L'Ours-Gris, prends les devants.

— S'il y a péril, grogne.

Le trappeur que l'on appelait l'Ours-Gris chargea un camarade de son fusil, et ne prenant que son revolver et son couteau, il se mit à ramper avec une rapidité extraordinaire qui frappa les émigrants d'étonnement.

Sans-Nez leur dit à voix basse :

— Voilà ce que vous devriez savoir faire tous comme nous autres.

— Nous venons de marcher comme des tortues, et c'est du retard.

— Enfin, on rattrapera le temps perdu.

Il jugea que l'Ours-Gris avait assez avancé, et il se mit en route au pas relevé, emmenant son monde.

Le colonel se trouvait, par la force des choses, démonté de son commandement, et faisait piètre figure.

Il ne lui venait cependant pas à l'idée de protester en ce moment.

Tout à coup l'on vit quatre cadavres d'Apaches.

Sans-Nez les regarda et dit sans s'être arrêté :

— Bon ! Tomaho est devant nous.

— C'est un poste qu'il a assommé.

Un peu plus loin, dix hommes jonchaient le sol.

Cette fois, Sans-Nez s'arrêta et dit encore à voix basse :

— L'Ours-Gris et Tomaho sont ensemble ; ils ont surpris ce détachement !

— Voilà le poing de Tomaho et le couteau de l'Ours-Gris.

Il repartit.

Mais, à quelque distance, un grognement d'ours l'arrêta.

Sur un signe, tout le monde se coucha, et l'Ours-Gris avec Tomaho vinrent en rampant tenir conseil.

— Qu'y a-t-il ? demanda Sans-Nez.

— Entre nous et l'embuscade, les Indiens ont laissé deux cents hommes qui veillent pour empêcher la section de quitter les rochers pendant que le gros des Indiens attaquera notre camp.

— Le camp va donc être attaqué ? demanda le colonel avec anxiété.

— Oui, dit Sans-Nez.

— De ce côté, il sera assailli par un millier d'hommes.

— Qui sait combien d'Apaches sont sur les autres faces du bivac !

Le colonel comprit la faute qu'il avait commise.

Il privait le camp d'une compagnie entière.

Cependant on entendait le bruit d'une fusillade.

Sans-Nez se frotta les mains et se mit à rire.

— Ils tirent sur nos chapeaux ! dit-il. Ça va bien.

— Ils n'osent pas avancer, craignant quelque piège.

— Cette fusillade avertira le camp et le compte prendra ses mesures.